

# TEMPLON

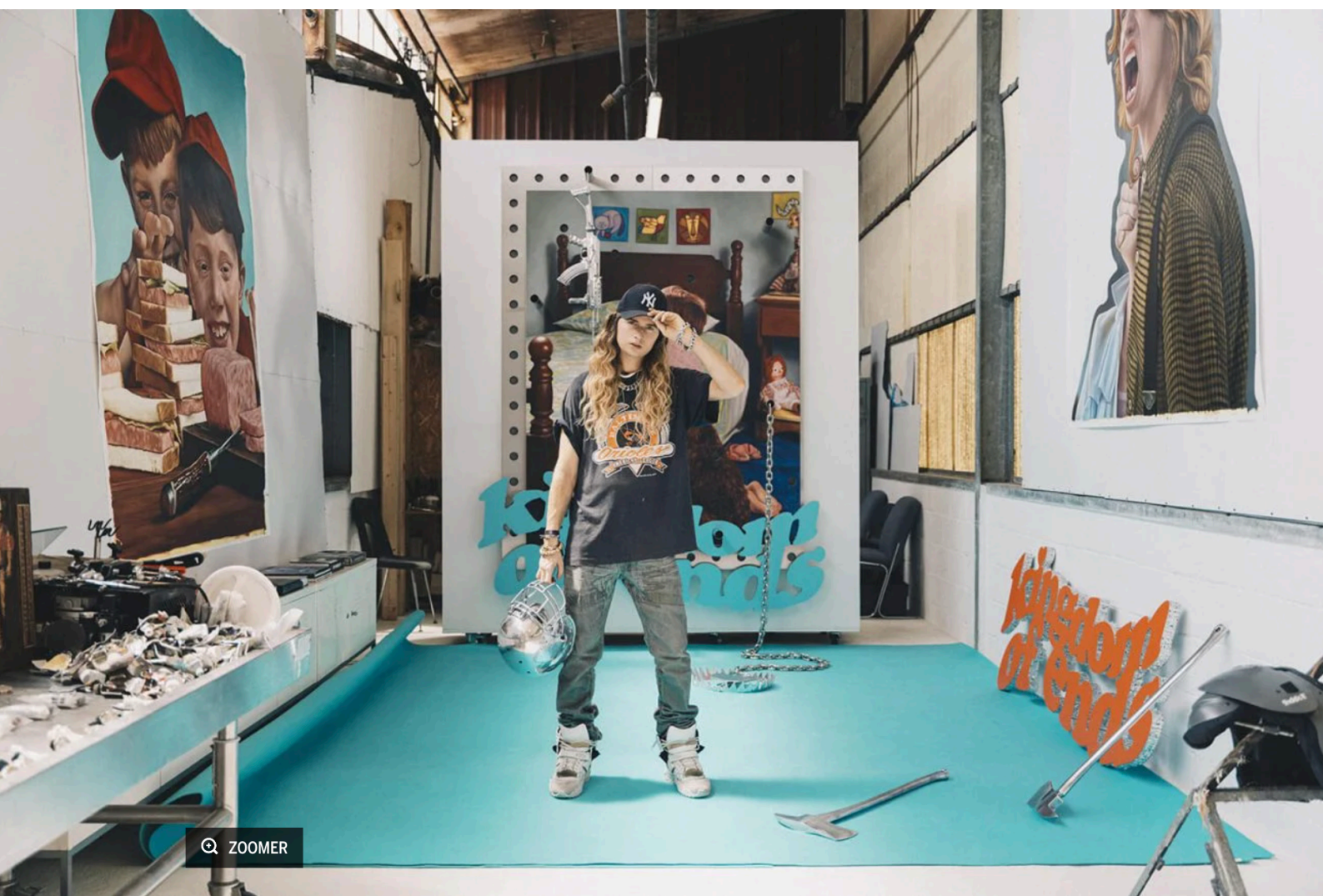
## II

ROBIN KID

BEAUX ARTS, 21 septembre 2023

## Robin Kid, enfant terrible de la peinture hyperréaliste

Il a littéralement métamorphosé la galerie Templon : deux ans après sa première exposition entre ces murs, le prodige de la peinture Robin Kid passe au niveau supérieur avec une installation monumentale qui transforme les lieux en œuvre d'art totale. Ses obsessions restent les mêmes, et plantent le décor désenchanté d'une innocence truquée. Rencontre.



Ultra-critique de la société de consommation, Robin Kid fait de sa colère le moteur de son art. Ici dans son atelier des Yvelines, d'anciens entrepôts dont les milliers de mètres carrés hébergent ses œuvres et son studio manager Bruno., juillet 2023



### **Une comptine enfantine, dont l'harmonie joyeuse se**

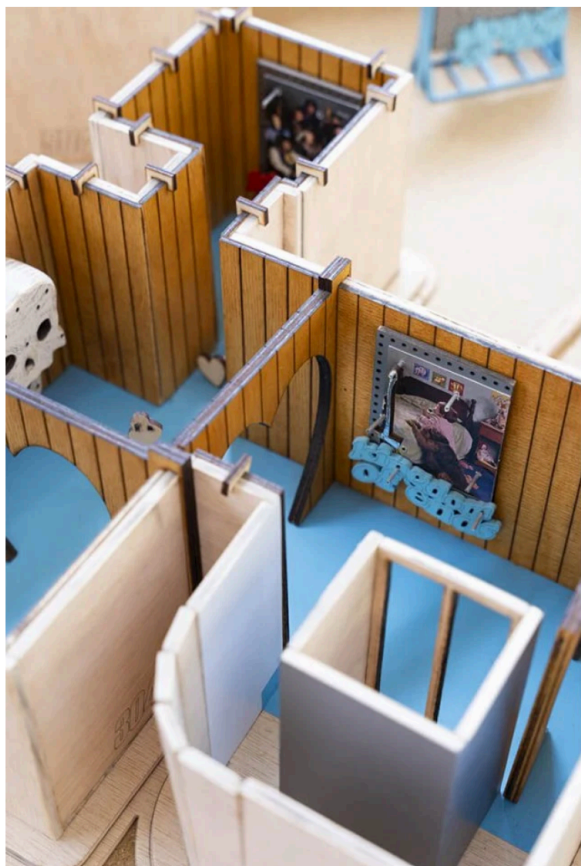
**désaccorderait** pour finir en une triste rengaine : voilà ce à quoi nous fait penser le parcours d'œuvres orchestré par Robin Kid (né en 1991) pour sa galerie parisienne. Un désenchantement pur, mélancolique, qui laissera un goût de métal dans la bouche. Même celle des plus optimistes des visiteurs. Pour cette dernière série, l'artiste a reproduit en grands formats des images stéréotypées d'une enfance heureuse, empruntées à des paquets de céréales et à une série américaine (*The Partridge Family*), pour les maroufler sur de grandes plaques de métal et y ajouter toutes sortes de bijoux toxiques : armes, pièges sortis d'un *cartoon*, chaînes, battes de baseball hérissées de pointes. Avec, partout, répété comme un mantra, son titre « Kingdom of Ends ». Un cocktail contrasté, pour le moins...

### **En fond sonore, différents tubes des années 1950 et 1960**

susurrent à l'oreille une atmosphère digne d'un soir de Noël. Autour des œuvres, les murs de la galerie ont été transformés, domestiqués grâce à des revêtements en bois (qui évoquent la chambre d'enfant de l'artiste), des ouvertures en forme de cœur et une moquette toute bleue. En juillet, penché au-dessus d'une maquette de la galerie, Robin Kid s'en expliquait : « Je veux que l'exposition soit une expérience plutôt qu'une boutique. Je veux créer quelque chose de très mélancolique, quelque chose qui blesse, heurte, dans le ventre. »

## **Une enfance idéale et inaccessible**

On notera qu'aucune des images ni des musiques convoquées n'appartient à sa propre époque ; toutes sont plus anciennes. Paradoxalement, elles font référence à un imaginaire de l'enfance universel, hérité de l'impérialisme américain alors qu'il était à son apogée, et imposait au monde entier le même fantasme – la même enfance idéale et inaccessible. C'est précisément pourquoi, en plus des signes de violence présents en nombre, cet étrange décor sucré donne très rapidement un bourdon monstre à ses visiteurs.



En juillet, penché au-dessus d'une maquette de la galerie, Robin Kid expliquait : « Je veux que l'exposition soit une expérience plutôt qu'une boutique. Je veux créer quelque chose de très mélancolique, quelque chose qui blesse, heurte, dans le ventre. », 2023

**« La peinture, c'est ce qu'il y a de moins intéressant dans mon travail. Je sais peindre, c'est tout. »**

**« Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance »**, pourrait-on sous-titrer. De fait, le jeune homme est plutôt du genre furieux. Ultra-critique de la société de consommation (jusqu'au marché de l'art lui-même, dont il n'hésite pas à pointer les dérives), Robin Kid fait de sa colère le moteur de son art, qui envisage l'innocence de l'enfance comme le mensonge coupable d'un monde voué

à une ultra-violence sans limite. C'est du moins ce dont il nous parle lorsqu'on lui rend visite dans son atelier des Yvelines, d'anciens entrepôts dont les milliers de mètres carrés hébergent ses œuvres et son *studio manager* Bruno. Ambitieux – ses formats XXL, y compris pour son catalogue absolument impossible à ranger dans une bibliothèque standard, en sont un signe –, Robin Kid parle fort, vite, dérive sur l'aberration des réseaux sociaux, revient à sa pratique. « Je sens qu'il n'y a plus de place pour moi dans ce monde de guerres, où les gens ne pensent plus par eux-mêmes. » Voilà qui est dit, et ce dès les premiers instants de l'interview.



« La peinture, c'est ce qu'il y a de moins intéressant dans mon travail. Je sais peindre, c'est tout » ⓘ

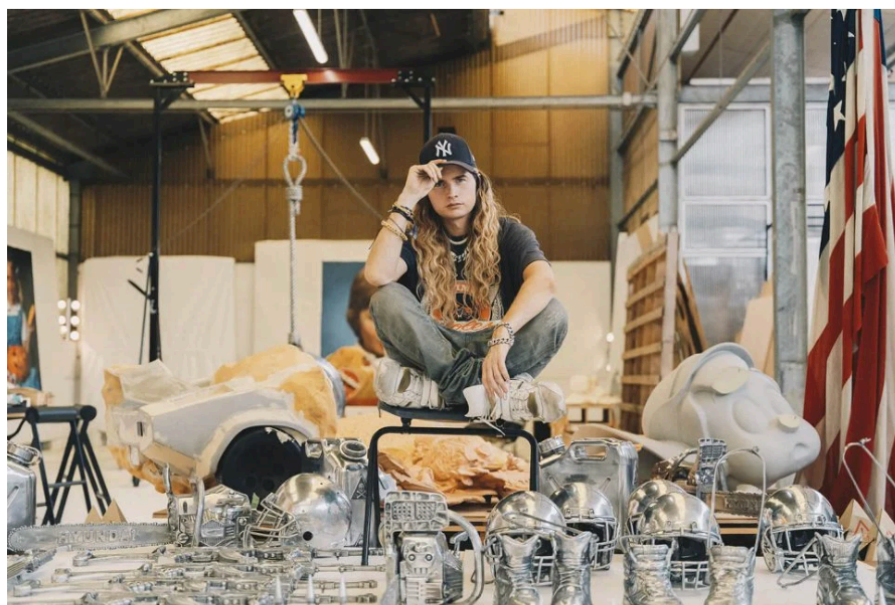
**De lui, on connaissait déjà le talent de peintre photoréaliste,** mis à l'honneur lors de sa précédente exposition « It's All Your Fault » en 2021. Il y montrait de grandes toiles découpées en montages-collages détonants, où figures de la pop culture, adolescents fêtards, paysages américains et voitures incendiées se télescopaient avec rythme et fracas ; un choc, aussi visuel que techniquement bluffant. Mais l'artiste nous arrête tout de suite : « la peinture, c'est ce qu'il y a de moins intéressant dans mon travail. Je sais peindre, c'est tout. » C'est-à-dire qu'il aime à reproduire lui-même les images qu'il convoque dans ses œuvres, plutôt qu'à simplement réutiliser des impressions. « C'est important qu'il y ait un certain amour dans le travail, qu'il y ait de la générosité dans le temps donné à l'œuvre. » Une préoccupation qui traduit un investissement particulier, long, méticuleux, dans ce retravail d'images déjà faites, déjà vues. Une digestion, en quelque sorte.

## Parcourir le monde à 14 ans

**« C'est important qu'il y ait un certain amour dans le travail, qu'il y ait de la générosité dans le temps donné à l'œuvre. »**

« Tout ce que je fais découle du souvenir de mon enfance, passée à regarder des séries américaines. » Élevé par ses grands-parents dans une ville minière, le Hollandais a grandi dans le sous-sol de leur maison, dont il s'est échappé à quatorze ans pour fuir le harcèlement scolaire et parcourir le monde, « faire plein de petits boulots », traîner en manteau de fourrure à Paris dans les soirées des *baby rockeurs* de l'époque (BB Brunes, Plastiscines et compagnie),

travailler dans la mode à Londres et New York, et venir à l'art comme à un besoin de sens. Depuis, il développe sa pratique picturale, l'étend à la sculpture. Immense lecteur, immense regardeur : « je bouffe tout, je dois tout savoir », dit celui qui collectionne les livres et cite volontiers Kant, Caravage, Rauschenberg – dont il se veut héritier des « Combine paintings » associant toiles peintes et éléments en volumes.



« Je veux créer quelque chose de très mélancolique, quelque chose qui blesse, heurte, dans le ventre », 2023



**Citant encore Marcel Duchamp et ses *ready-mades*, Ron Mueck et sa dextérité technique**, Robin Kid l'hyperréaliste sculpte, quant à lui, l'aluminium, « un matériau moins noble que le bronze pour symboliser [s]a colère », et crée une gigantesque tête de mort en polyuréthane (« l'idée, c'est que la tête explose à cause du flux d'images continu du monde contemporain »). Les éléments sculpturaux sont tous mobiles, ainsi il peut venir les déplacer sur les toiles durant tout le temps de l'exposition. Ce sont, on l'a dit, des armes, des pièges, des chaussures (« parce que c'est d'après les chaussures qu'on identifie les enfants victimes des tueries dans les écoles américaines »), qu'il polit pour les faire briller comme des miroirs, afin que le visiteur, en se plaçant devant l'œuvre, lui ajoute sa touche finale.

## **Le vertige de son inadéquation au monde**

« Ça me manque de jouer, d'être avec ma grand-mère... J'ai choisi le titre *Kingdom of Ends* car mon enfance est pleine de fins. » Robin Kid est ainsi : rien, dans sa tignasse bouclée d'enfant cool, son look 100 % américain et son visage d'ange, ne laisse présager l'acidité de son discours, le vertige de son inadéquation au monde. Au vu de son succès, certains pourront dire que c'est un bon personnage. D'autres, se laisser toucher par la sincérité d'un désespoir contemporain.